

## ÉRUPTIONS

*Une grande découverte : le chef-d'œuvre narratif d'Anne Serre, « Les Gouvernantes ».*

*Par Meike Fessmann*

Trois jeunes femmes sont les héroïnes de ce roman. Tout saute, tout saute, le monde semble résonner lorsque leurs bottines en cuir jaune touchent la terre. On les appelle « les gouvernantes » et parfois, « les trois Grâces ». Elles pourraient provenir d'un tableau de Botticelli, de Raphaël, ou peut-être de l'imagination d'un marquis de Sade. Ou sont-elles plus proches de Proust ? Même si l'on pense en savoir beaucoup, ce roman est étrangement étranger au paysage de la littérature contemporaine. Il a été publié en version originale française en 1992. C'est grâce à l'intuition des éditions Berenberg et de la traductrice Patricia Klobusiczky que « Les Gouvernantes » atterrissent désormais tel un ovni venu d'une autre planète au milieu du présent allemand en 2023.

Le cadre est réduit, une maison aux dimensions d'une villa, un parc autour, une maison en face et un terrain dessiné dynamiquement avec quelques rues. Et bien sûr les arbres ! Et le portail du jardin ! Les amateurs de brièveté pourraient penser aux histoires de Reinhard Lettau, qui mettaient en scène des carrosses, des princes et des tempêtes d'été, non pour défendre l'aristocratie, mais pour créer un terrain de jeu formel sur lequel les effets littéraires sont déclenchés par de petits détails. Mais bien sûr aussi, aux contes philosophiques dans la tradition de Voltaire, et à Montaigne, Tchekhov ou Maupassant. Anne Serre a publié quatorze romans et deux recueils de nouvelles. C'est une lectrice passionnée. Ses expériences et ses souvenirs sont imprégnés de lecture, décrit-elle dans des interviews. À un moment donné, il n'y a plus de différence substantielle. La combinaison des deux matériaux forme la littérature.

Dans son recueil de nouvelles « Au cœur d'un été tout en or », chacune des nouvelles extrêmement courtes commence par la première phrase d'un ouvrage de sa « bibliothèque personnelle », par exemple de Raymond Carver, Claude Simon, Witold Gombrowicz, Broch, Rilke,

Robert Walser, Lewis Carroll, Daphné du Maurier, Dylan Thomas ou encore Marie NDiaye. Elle a reçu le Prix Goncourt de la Nouvelle en 2020 pour "Au cœur d'un été tout en or". L'année dernière, le volume de trente-trois nouvelles a été publié en allemand, également traduit par Patricia Klobusiczky et par Berenberg.

Éléonore, Inès et Laura, comme on appelle les gouvernantes, ont tendance à être paresseuses. Elles ne s'y mettent vraiment que lorsqu'une fête approche. Les préparatifs durent des jours. Cette fois, un double événement se prépare, car la fête annuelle coïncide avec le retour de la famille Austeur, revenant du bord de la mer avec ses enfants et leurs nounous. Une fête, c'est « la magnificence, l'opulence, l'ingéniosité exubérante. (...) Il y aura des cris et du tumulte, les gens s'ébattront dans les avenues, tendant les bras, tournant et tourbillonnant. On peut s'armer de bâtons et s'en servir pour fouetter l'air aussi bien que l'herbe. On peut dételer les chevaux, traverser le parc en trombe en s'accrochant à leur cou et couper les feuilles jusqu'à sombrer épuisé à leurs pieds, niché dans leur souffle chaud. »

Le roman, à l'origine une nouvelle développée par Anne Serre, est animé d'un grand élan. Les chapitres sont construits comme des scènes. Il y a quelque chose comme une dramaturgie, mais il s'agit plus d'une série d'images que d'une action progressive. La revitalisation de la maison à travers le festival en est une des scènes. Comment la maison change au retour du propriétaire est une autre histoire. Il « assure l'ordre » et constitue en quelque sorte également le centre de la maison. Il est contraint de quitter cette position lorsque Laura donne naissance à un enfant. Cela capte immédiatement l'énergie de chacun, les gouvernantes sont captivées, les nounous aussi. Mais il s'intègre alors facilement dans le groupe de garçons dans lequel il ne joue plus de rôle particulier.

La mise en scène du désir féminin rend hommage sans complexe à la joie de vivre. Parfois les gouvernantes s'allongent en promenade au milieu du paysage, remontent leurs vêtements, ouvrent leurs corsages et laissent danser autour de leurs vulves libellules et papillons. Parfois, elles s'approchent des hommes à la porte du jardin qui pleurent et crient de désir et leur offrent une fesse, un sein, une bouche ou des mains. Parfois, elles attrapent un « étranger » et le consomment littéralement avec frénésie. Après les débats sur « Me Too », cela peut paraître étrange. Mais l'exubérance érotique de cette prose a un effet libérateur. Non seulement parce que les gouvernantes sont évidemment les

maîtresses de cérémonie (ce qui pourrait être un banal cliché sadomasochiste masculin), mais surtout parce que ce roman démontre à chaque page *qu'il naît du désir de langage*.

Outre Kafka et Robert Walser, que l'on peut identifier comme influences, on pense notamment à Samuel Beckett, qu'Anne Serre qualifie même de « proche parent » dans l'un des micro-récits de « Au cœur de l'été tout en or ». Contrairement à Annie Ernaux, dont le style d'écriture repose également sur la réduction, Anne Serre ne recherche pas d'images mémorielles socialement codées. Elle prend toutes les images qu'elle peut obtenir, qu'elles viennent de sa mémoire, de son imagination, de ses rêves ou de livres et films. Samuel Beckett a parlé un jour d'un « travail imaginatif » remplaçant l'écriture de romans.

"Les Gouvernantes" sera filmé par Joe Talbot avec Lily-Rose Depp dans l'un des rôles principaux. Il sera intéressant de voir si la production hollywoodienne parvient à capter une partie de la légèreté gestuelle de ce monde de rêves et d'images. Anne Serre racontait dans une interview n'avoir d'abord vu que les trois silhouettes des gouvernantes devant elle. Quand on apprend qu'elle a grandi avec deux sœurs dans une famille catholique, fille d'un professeur de latin et de grec ancien, et qu'elles couraient parfois dans le bâtiment vide de l'école le dimanche ou pendant les vacances, on se fait une idée de comment cette expérience l'a façonnée.

Sa mère est décédée pendant son enfance, et ses sœurs et elle ont essayé de remonter le moral de leur père déprimé. Toutes les trois lisaient et écrivaient probablement. Les sœurs sont également décédées entre-temps, la plus jeune en 2007, la plus âgée en 2018. Dans le récit « Nous attachons une grande importance à toutes ces choses », deux sœurs font même parfois le même rêve. Elles savent qu'il faut "aller au bout", sinon "quelque chose reste coincé dans son corps toute la journée, quelque chose de pointu, de lourd, d'encombrant, qui entraîne des blessures internes". Une fois le rêve terminé, même si un navire coule à fond, "on se sent rafraîchi et plein d'énergie, comme si on avait vraiment bien travaillé, terminé un texte difficile à écrire, tout nettoyé à fond ou réparé une voiture cassée qui est maintenant en train de glisser dans les avenues. »

On pourrait lire "Les Gouvernantes" comme une sorte d'antidote à la littérature autofictionnelle, dont la domination au fil des années nous a peu à peu laissés avides de fantastique. Et pourtant, même dans cette

prose ludique, on sent à chaque mot que certaines préférences façonnent d'abord le corps puis le style. Anne Serre est une véritable découverte.

---

## **DIE AUFWALLUNGEN**

Eine große Entdeckung : Anne Serre Meistererzählung „Die Gouvernanten“.

Von Meike Fessmann

Drei junge Frauen sind die Heldinnen dieses Romans. Alles hüpf, alles springt, die Welt scheint mitzuschwingen, wenn ihre gelben Lederstiefeletten die Erde berühren. "Gouvernanten" werden sie genannt, gelegentlich auch "drei Grazien". Sie könnten einem Gemälde von Botticelli entsprungen sein oder einem von Raffael, vielleicht aber auch der Fantasie eines Marquis de Sade. Oder stehen sie doch näher bei Proust? Auch wenn man vieles zu kennen meint, steht dieser Roman merkwürdig fremd in der Landschaft der Gegenwartsliteratur. Im französischen Original wurde er bereits 1992 publiziert. Dem Spürsinn des Berenberg-Verlags und der Übersetzerin Patricia Klobusiczky ist es zu verdanken, dass "Die Gouvernanten" nun wie ein Ufo vom anderen Stern mitten in der deutschen Gegenwart des Jahres 2023 landen.

Die 1960 in Bordeaux geborene Schriftstellerin Anne Serre steht bis heute auf dem Standpunkt, dass es der Reiz guter Literatur sei, dass man niemals genau wisse, wer spricht. Man kann darin ein Echo des berühmten Foucault'schen Aperçus über Autorschaft erkennen - "Wen kümmert's, wer spricht?" -, aber auch eine vergnügte Rhetorik des Spiels. Eine gewisse Ausgelassenheit schwebt über ihrem Stil, der sich den Künsten der Formalisierung und des Minimalismus verdankt.

Das Setting ist reduziert, ein Haus mit den Dimensionen einer Villa, ein Park drum herum, ein Haus gegenüber und ein schwungvoll gezeichneter Landstrich mit wenigen Straßen. Und natürlich die Bäume! Und das Gartentor! Freunde der Brevitas könnten sich an die Erzählungen Reinhard Lettaus erinnert fühlen, die mit Kutschen, Fürsten, Sommergewittern aufwarteten, nicht etwa um die Aristokratie zu verteidigen, sondern um ein formalisiertes Spielfeld zu schaffen, auf dem sich die literarischen Effekte an kleinen Details entzünden.

Aber selbstverständlich auch an die contes philosophiques in der Tradition Voltaires, an Montaigne, Tschchow oder Maupassant. Anne Serre hat vierzehn Romane und zwei Kurzgeschichtenbände publiziert. Sie ist eine leidenschaftliche Leserin. Ihre Erfahrungen und Erinnerungen seien von Lektüren durchdrungen, schildert sie in Gesprächen. Irgendwann gebe es da keinen substantziellen Unterschied mehr. Aus der Verbindung der beiden Materialien forme sie Literatur.

In ihrem Erzählungsband "Im Herzen eines goldenen Sommers" beginnt jede der äußerst kurzen Erzählungen mit dem ersten Satz eines Werks ihrer "persönlichen Bibliothek", etwa von Raymond Carver, Claude Simon, Witold Gombrowicz, Broch, Rilke, Robert Walser, Lewis Carroll, Daphne du Maurier, Dylan Thomas oder Marie NDiaye. Für "Au cœur d'un été tout en or" erhielt sie 2020 den Prix Goncourt de la Nouvelle. Vergangenes Jahr erschien der Band mit dreiunddreißig Erzählungen auf Deutsch, ebenfalls in der Übersetzung von Patricia Klobusiczky bei Berenberg.

Éléonore, Inès und Laura, wie die Gouvernanten heißen, haben eine Neigung zur Trägheit. Sie lassen sich treiben, träumen vor sich hin. So richtig in Fahrt kommen sie, sobald ein Fest ansteht. Tagelang gehen die Vorbereitungen. Dieses Mal steht gleich ein doppeltes Ereignis ins Haus. Das jährliche Fest fällt mit der Rückkehr der Familie Austeur zusammen, die mit ihren Kindern und Kindermädchen am Meer war. Ein Fest bedeutet "Pracht, Üppigkeit, überbordender Einfallsreichtum. (...) Es wird Gebrüll und Getobe geben, man wird durch die Alleen tollen, Arme recken und kreiseln und wirbeln. Man darf sich mit Stöcken bewaffnen und damit sowohl die Luft peitschen als auch das

Gras. Man darf die Pferde ausspannen, an ihre Hälse geklammert durch den Park stürmen und das Laub zerteilen, bis man erschöpft zu ihren Füßen sinkt, in ihren warmen Atem gebettet."

Der Roman, ursprünglich eine Erzählung, die Anne Serre ausgebaut hat, ist belebt von einem großen Schwung. Die einzelnen Kapitel sind wie Szenerien gebaut. Es gibt so etwas wie eine Dramaturgie, die allerdings eher einem Bilderreigen als einer fortschreitenden Handlung gleicht. Die Belebung des Hauses durch das Fest ist eine der Szenerien. Wie sich das Haus durch die Rückkehr des Hausherrn verändert, eine andere. Er sorgt für "Ordnung" und bildet in gewisser Weise auch die Mitte des Haushalts. Aus dieser Position wird er verdrängt, als Laura ein Kind zur Welt bringt. Es zieht sofort alle Energien auf sich, die Gouvernanten sind hingerissen, die Kindermädchen auch. Dann aber wird es umstandslos in die Gruppe der Jungs integriert, in der es keine besondere Rolle mehr spielt.

Die Inszenierung des weiblichen Begehrens huldigt hemmungslos der Lebensfreude. Mal legen sich die Gouvernanten auf einem Spaziergang mitten in die Landschaft, schieben ihre Kleider nach oben, öffnen ihre Mieder und lassen Libellen und Schmetterlinge um ihre Vulva tanzen. Mal kommen sie Männern am Gartentor entgegen, die vor lauter Begehren weinen und brüllen, und bieten ihnen eine Pobacke, eine Brust, Mund oder Hände an.

Manchmal schnappen sie sich einen "Fremden" und zehren ihn förmlich auf mit ihrer Hingabe. Nach den Debatten um "Me Too" mag das befremdlich klingen. Doch der erotische Überschwang dieser Prosa hat eine befreiende Wirkung. Nicht nur, weil die Gouvernanten offensichtlich die Zeremonien-Meisterinnen sind (was auch ein banales, männliches Sadomaso-Klischee sein kann), sondern vor allem, weil dieser Roman auf jeder Seite demonstriert, dass er der Sprachlust entspringt.

Neben Kafka und Robert Walser, die sich als Einflüsse erkennen lassen, ist es insbesondere Samuel Beckett, den Anne Serre in einer der "Mikroerzählungen" aus "Im Herzen des goldenen Sommers" sogar

einen "nahen Verwandten" nennt. Anders als Annie Ernaux, deren Schreibweise ebenfalls auf Reduktion beruht, sucht Anne Serre nicht nach sozial kodierten Erinnerungsbildern. Sie nimmt jedes Bild, das sie kriegen kann, egal, ob es ihrer Erinnerung, ihrer Fantasie, ihren Träumen oder Büchern und Filmen entstammt. Samuel Beckett hat einmal von "imaginativer Arbeit" gesprochen, die an die Stelle des Romanschreibens getreten sei.

"Die Gouvernanten" sollen von Joe Talbot mit Lily-Rose Depp in einer der Hauptrollen verfilmt werden. Man kann gespannt sein, ob es der Hollywood-Produktion gelingt, etwas von der gestischen Leichtigkeit dieser Traum- und Bilderwelt einzufangen. Sie habe am Anfang nur die drei Silhouetten der Gouvernanten vor sich gesehen, hat Anne Serre in einem Interview erzählt. Wenn man erfährt, dass sie mit zwei Schwestern in einer katholischen Familie aufgewachsen ist, als Tochter eines Lehrers für Latein und Altgriechisch, und dass sie manchmal sonntags oder in den Ferien durchs leere Schulgebäude tollten, bekommt man eine Vorstellung davon, wie diese Erfahrung prägte.

Die Mutter starb noch während der Kindheit, die Schwestern versuchten, den depressiven Vater aufzuheitern. Sie lasen und schrieben wohl alle drei. Auch die Schwestern sind inzwischen gestorben, die jüngere bereits 2007, die ältere 2018. In der Erzählung "Wir messen all diesen Dingen große Bedeutung zu" träumen zwei Schwestern manchmal sogar den gleichen Traum.

Sie wissen, dass man ihn "zu Ende bringen" muss, sonst "bleibt einem den ganzen Tag etwas im Körper stecken, etwas Spitzes, Schweres, Sperriges, das zu inneren Verletzungen führt". Nach vollendetem Traum, selbst wenn darin ein Schiff sinke, "ist man erquickt und energiegeladener, als hätte man richtig gut gearbeitet, einen schwer zu schreibenden Text fertiggestellt, überall gründlich aufgeräumt oder ein streikendes Auto repariert, das nun die Alleen entlanggleitet".

Man könnte "Die Gouvernanten" als eine Art Antidot zur autofiktionalen Literatur lesen, deren jahrelange Dominanz uns allmählich nach Fantasie gieren lässt. Und doch meint man selbst in

dieser verspielten Prosa bei jedem Wort zu spüren, dass gewisse Vorlieben zunächst den Körper und dann den Stil prägen. Anne Serre ist eine veritable Entdeckung.